

Pierre Blanchaud

Sprachenzentrum der Philosophischen Fakultät der RWTH Aachen,
Aix-la-Chapelle

« (La place de Guillaume dans la linguistique) est à part, tout à fait à part. En parlant de lui, c'est par dire cela qu'il faut commencer. Car en cet homme souffle le génie. »

Antoine Meillet

Saussure, Guillaume, Hjelmslev¹

I.1.

C'est au sujet de la *synchronie*, ce concept dont la création par FS, véritable coupure épistémologique, a permis de rompre avec la grammaire historique et de fonder la linguistique moderne – c'est précisément au sujet de ce concept révolutionnaire de *synchronie* que GG adresse au maître genevois le reproche d'opportunisme : par crainte de trop heurter la doxa de son époque, FS n'aurait pas dit tout ce qu'il aurait dû dire, et sans doute aussi voulu dire, de la synchronie :

(En 1916, quand est paru le *Cours de linguistique générale*), on attendait de l'histoire et de la remontée dans le temps que permettait la méthode comparative, l'explication de toute chose. Il y avait là, évidemment, une illusion, mais cette illusion (...) était encore (...) la conviction inébranlée (...) de la très grande majorité (des linguistes). Et ce qui aggravait la situation (...), c'était que l'attention des linguistes était tournée à peu près exclusivement du côté de la *parole*, et pour autant se détournait de la *langue*, qui est autre chose ; ce qu'il appartenait à FS de faire bien voir.

(...) Les remarques que je viens de faire sur la situation scientifique existante au moment où parut l'ouvrage de FS font ressortir la nécessité, à ce moment, d'une intervention destinée à en opérer le redressement. Or une telle intervention, si elle devait être opérante, devait venir d'un maître écouté du monde savant, déjà glorieux. Venue, même en des formes supérieures, d'un homme peu connu, demeuré avec toute sa science dans l'obscurité, elle n'aurait pas eu, dans l'immédiat, le moindre effet, faute de retentissement. Il ne suffit pas que les choses importantes soient dites, encore faut-il qu'elles soient dites par un homme important. Les hommes importants seraient sages s'ils s'enquéraient suffisamment des choses importantes à dire.

Quoi qu'il en soit, la réputation de l'auteur a, dans le cas qui nous intéresse, servi grandement la cause. Mais cette cause eût été moins heureusement servie si FS, dans le combat qu'il engageait, n'avait pas pris le soin de n'avancer, si révolutionnaire fût-il au fond, que des idées ne heurtant pas trop de front les idées régnantes. C'est cette modération dans l'attaque, et le souci constant (...) de ne pas accroître l'opposition aux idées nouvelles avancées, qu'on a appelé l'opportunisme de FS. Il y a des choses certainement que le maître aurait dites, n'était le moment qui ne permettait pas, si l'on voulait trouver une audience favorable, qu'on les dit. (GG, 1988 : 109-110) ²

Comme effrayé par sa propre audace consistant à introduire, avec l'idée de synchronie, quelque chose qui échappe à la successivité historique, FS commence par refuser tout contenu positif à cette idée nouvelle. Il se contente d'une définition négative : la synchronie ne serait rien d'autre que l'absence de diachronie. Opposition vicieuse, commente GG :

La pierre d'achoppement, dans la théorie saussurienne, c'est qu'elle restreint l'intellection de la synchronie à une négation de la diachronie et pose implicitement la relation, en soi vicieuse par manque évident de substance au second terme :

¹ Je désignerai les trois linguistes par leurs initiales : FS, GG et LH.

² LH (1971 : 77) constate lui aussi que FS a dû passer des « compromis » pour faire accepter ses idées.

Successivité/ non-successivité ou, si l'on préfère : (+) / (-)

Le vice d'une telle opposition (...) est la confrontation, intrinsèquement dépourvue de portée analytique, d'une *absence* avec une *présence* : ce par quoi la diachronie est bien révoquée, mais sans que, pour autant et comme il faudrait, la synchronie s'en trouve positivement établie.

Une juste opposition de la diachronie et de la synchronie devrait en effet (...) *ne pas sortir du positif* et, à la positivité (+) de la diachronie, devrait correspondre une égale positivité (+) de la synchronie, celle-ci cessant d'être entendue (...) comme une absence pure et simple de diachronie. (GG, 2004 : 3-4)

Heureusement, FS ne s'en tient pas toujours à cette définition négative. A d'autres endroits du *Cours*, il dit de la synchronie qu'elle est un système, mais sans préciser toutefois en quoi consiste ce dernier. Et surtout, souligne GG, on ne voit pas comment le maître genevois passe de la première définition à la seconde :

Aussi bien la compréhension uniquement négative de la synchronie est-elle amendée, dans l'ouvrage même du maître, par l'idée de système qui s'y trouve largement introduite, sans que du reste on voie clairement le chemin suivi pour franchir l'intervalle qui sépare les deux compréhensions : synchronie-état, signifiant absence de successivité, et synchronie-système, impliquant une successivité inhérente. (...) (Pour pouvoir introduire cette dernière successivité, il faut) distinguer dans tout système l'*avant* de l'*après*, l'ordre systématique n'épousant pas nécessairement l'ordre d'apparition dans le temps historique. Il arrive même bien plus souvent qu'un *après* de système se crée historiquement en premier et un *avant*, en dernier.

Partir de l'idée de synchronie-état et de là gagner, par un saut de pensée dont la raison échappe, l'idée de synchronie-système, c'est après avoir déclaré que le propre de la synchronie est de révoquer la successivité et d'instaurer l'état, accuser ensuite dans l'état, sans lever la contradiction avancée, une successivité qu'on lui avait d'abord déniée. (*ibid.*)³

Les perspectives ouvertes par la linguistique guillaumienne permettent de pallier cette insuffisance de l'analyse saussurienne. Comme beaucoup de découvertes géniales, celle de la psychomécanique du langage découle en fait d'une intuition simple : de l'idée que les systèmes grammaticaux qui font la langue consistent en des éléments interdépendants occupant des positions différentes dans l'espace mental qui sous-tend ces systèmes, ce qui revient à dire qu'allant d'une position à l'autre, on passe d'un *avant* à un *après*. Ces systèmes sont *puissanciels*, c'est-à-dire virtuels, et ils sont condamnés à le rester, puisqu'il serait impensable qu'un système s'actualise dans son entier. Ce qui s'actualisera en discours, ce ne sera jamais que telle ou telle position systémique à l'exclusion de toutes les autres : vous dites soit *je travaille*, soit *tu travaillais*, soit *qu'ils aient travaillé*, mais vous n'employez pas les trois formes en même temps. Ainsi, à la question : *qu'est-ce que la synchronie ?* – question laissée en suspens par les conceptions négative ou insuffisante de FS -, on peut maintenant, grâce à GG, apporter une première réponse déjà plus satisfaisante : *toute synchronie ou état historique d'un idiome est en premier lieu un système contenant de sous-systèmes grammaticaux contenus, dont chacun se recompose de positions successives ; elle est ensuite les actes de langage, ou praxéogénie endosynchrone, que permet ce plan puissant ; et elle est enfin les discours ou dits effectifs qui résultent de cette praxéogénie*. Par rapport à FS, nous avons fait un grand pas en avant en donnant un contenu positif et détaillé au concept de synchronie. Mais il nous reste encore à articuler celle-ci à la diachronie - plus précisément : à la construction multimillénaire de la langue, ou *glossogénie endodiachronique*. Tâche indispensable puisque, comme le dit FS, tout état de langue fait partie de l'axe historique des états. Si l'on veut que la synchronie ne reste pas seulement une décision méthodologique, une

³ Dans une lettre à Jakobson datée du 22.12.1926, Troubetzkoy formule la même critique en des termes étonnamment proches de ceux de GG : « Si FS ne s'est pas décidé à mener sa propre thèse jusqu'à son aboutissement logique, à savoir que *la langue est un système*, c'est dans une large mesure pour la raison qu'une telle conclusion eût contredit la représentation généralement admise de l'histoire de la langue (...) » (Jakobson & Pomorska, 1980 : 67)

commodité que se donne la linguistique, il faut montrer comment elle existe dans l'espace et le temps. Or, si on s'en tient à la doctrine saussurienne, on se heurte d'emblée à une difficulté majeure car le maître genevois définit la synchronie comme étant exclusivement statique, tandis que la diachronie serait entièrement dynamique. Comment faire, alors, pour voir dans une entité qui refuse tout dynamisme le moment d'un procès purement dynamique qui exclut tout statisme ? La vérité est que les strictes identifications saussuriennes : *synchronie* = *statisme* et *diachronie* = *dynamisme* ne sont pas défendables. Les analyses convergentes de GG, LH et Troubetzkoy nous ont montré que l'opportunisme de FS l'avait amené à donner de la synchronie des définitions insuffisantes. Eh bien, c'est ce même opportunisme qui le pousse à condamner la synchronie à une immobilité absolue. Désireux d'introduire la notion de système, FS devait éviter à tout prix d'inclure le moindre changement dans la synchronie, car cela aurait signifié s'aventurer sur le terrain des transformations historiques. Et on sait qu'à son époque, ce terrain était la chasse gardée des néo-grammairiens et autres philologues occupés à repérer l'évolution dans le temps des formes particulières – sans tenir compte de leur appartenance à des systèmes. Affirmer que ce sont les systèmes qui changent et que les évolutions des formes particulières sont toujours *systemiques* aurait donc équivalu, comme le dit GG, à « heurter de front les idées régnantes » et à « accroître l'opposition aux idées nouvelles ». Autrement dit : ces philologues étaient susceptibles de tolérer l'introduction de l'idée de système à condition que cette dernière reste en dehors de leur champ de recherches, qu'elle n'empiète en rien sur leur territoire et ne les oblige pas à des révisions radicales. C'est pour leur donner cette garantie que FS a tronqué et édulcoré son concept de synchronie. On comprend que les linguistes qui sont venus après lui aient refusé de payer ce prix énorme. Voici par exemple ce que dit Jakobson :

La première chose qui me sauta aux yeux fut que FS identifiait (...) la statique et la synchronie, (...) et par opposition la dynamique et la diachronie. (...) (Mais) ces deux oppositions (...) ne coïncident pas dans la réalité. La synchronie contient maints éléments dynamiques, et il est nécessaire d'en tenir compte lors d'une approche synchronique. (...) (Et) la diachronie (...) ne peut et ne doit se limiter à la seule dynamique des modifications de la langue, il lui faut en plus prendre en considération les faits statiques. (...) FS, et c'est là son grand mérite, mit au premier rang l'étude du système de la langue dans son ensemble et dans le rapport de toutes ses parties composantes. Par ailleurs, et sur ce point sa théorie demandait absolument à être dépassée, il a tenté de supprimer le lien entre le système et les modifications de la langue, considérant le système comme la propriété exclusive de la synchronie et assignant les modifications à la seule sphère de la diachronie. Cependant, (...) les concepts de système et de changements sont non seulement compatibles, mais de plus indissolublement liés. Les tentatives de soustraire les changements à la synchronie contredisent profondément toute l'expérience linguistique. (Jakobson & Pomorska, 1980 : 60-61)

Articuler, agencer l'une à l'autre la synchronie et la glossogénie endodiachronique revient donc à réintroduire dans la première l'idée de *mouvement/dynamisme/instabilité* et dans la seconde celle d'*immobilité/statisme/stabilité*. Il s'agit, répétons-le, d'une tâche indispensable pour sauver la synchronie, car s'il fallait en rester à la vision statique qu'en donne FS, il vaudrait mieux renoncer à ce concept comme étant une pure vue de l'esprit qui, ainsi que le constate Jakobson, « contredit toute l'expérience linguistique ». Or, à mon avis, c'est justement l'expérience linguistique de tout un chacun qui sauve la synchronie. Chaque sujet pensant/parlant témoigne par son existence qu'elle est une réalité concrète, et non pas seulement une construction de linguiste. Cette langue maternelle qui s'est instaurée en nous dans notre tendre enfance et que nous parlerons jusqu'à notre mort, nous avons le sentiment justifié que de moment en moment, elle réaffirme telle quelle, identique à elle-même, sa présence dans notre cerveau. *Le noyau dur de la synchronie, c'est le cerveau du sujet parlant*. C'est là que la langue acquiert une stabilité, une immobilité à laquelle elle n'atteint nulle part ailleurs. L'état de langue qui s'est installé en lui dès son enfance, le sujet parlant le conserve quasiment inchangé jusqu'à sa mort. Il n'y a rien de plus conservateur, du point de vue

langagier, qu'un cerveau de locuteur. Ce conservatisme répond d'ailleurs, de par sa dimension collective, à une nécessité vitale. C'est parce que les locuteurs de sa génération, mais aussi ceux des générations précédente et suivante, auront conservé à peu près le même état de langue que le sujet parlant sait qu'il pourra communiquer avec eux jusqu'à la fin de sa vie. Mais la synchronie comporte aussi un pourtour qui enveloppe ces noyaux durs que sont les cerveaux. Ce pourtour, c'est la praxéogénie et les dits effectifs qu'elle produit. Et là, il s'agit d'un domaine déjà moins stable – d'un domaine où, pour reprendre deux notions de GG, *l'expressivité* se mêle à *l'expression banale*, où se produisent les mille petites fautes et trouvailles du discours quotidien. C'est évidemment par ce biais, par la praxéogénie endosynchronique, que le mouvement s'introduit dans l'immobilité apparente de la synchronie. Car parmi ces fautes et trouvailles, certaines perdureront (c'est-à-dire seront répétées) et modifieront à la longue tel ou tel domaine de la langue (morphologie, lexique, syntaxe, phonologie). Cela revient à dire que la synchronie comporte deux niveaux évoluant à des lenteurs différentes : 1. les cerveaux des sujets parlants, où la lenteur atteint une sorte d'absolu, 2. la praxéogénie, où elle est déjà moindre. Et le sujet parlant, tout comme il perçoit l'existence de la langue en lui, fait aussi l'expérience des changements engendrés par la praxéogénie. Il suffit pour s'en convaincre de penser à ce qu'éprouvent, les uns vis-à-vis des autres, les grands-parents et les petits-enfants. On parle la même langue, on se comprend sans difficulté, mais on constate aussi que dans bien des cas, on dirait autrement les mêmes choses.⁴ Et il va de soi que ce sera *la transformée* des petits-enfants qui, à terme, l'emportera sur *la proposée* des grands-parents, jusqu'à la remplacer complètement. On voit que cette réintroduction du *mouvement/dynamisme/instabilité* dans la synchronie répond à la première exigence de Jakobson. Quant à sa seconde exigence, il devient maintenant facile d'y satisfaire en rappelant qu'en glossogénie endodiachronique, chaque transformée reprend l'essentiel de sa proposée, ce qui revient à dire que de l'une à l'autre, il y a une part incontestable d'*immobilité/statisme/stabilité*.⁵ Si l'on subsume tout le circuit du langage (*glossogénie endodiachronique* \longleftrightarrow *synchronie* \longleftrightarrow *praxéogénie endosynchronique*) sous les concepts de Répétition et de Différence, on dira que le cerveau du sujet pensant/parlant est le lieu où la Répétition s'affirme presque sans partage, tandis que la praxéogénie, même si elle relève elle aussi essentiellement de la Répétition, introduit déjà de l'instabilité, c'est-à-dire de la différenciation. C'est en praxéogénie que la Différence perce sous la Répétition, car ce seront ces petits écarts du langage quotidien qui, répétés et accumulés, feront à la longue les grandes différences de la glossogénie. Et cette dernière sera bien sûr le domaine par excellence de la Différence, puisque sur l'axe historique, d'un état de langue à l'autre, ce qui répète diffère toujours peu ou prou de ce qui est répété. Nous sommes désormais en mesure de dire en quoi consiste la différence entre les trois pôles qui constituent le circuit du langage : *en des changements radicaux d'échelle dans la manière de considérer le Temps*. Alors que les unités de temps servant à mesurer l'histoire de la langue, ce sont les siècles et les millénaires, celles qu'on utilise pour une vie humaine, ce sont les années et les décennies. Et c'est en secondes et en minutes qu'on calcule la durée d'un acte de langage. D'un côté, il ne s'agit que de différences quantitatives, et c'est en ce sens que toute synchronie est un moment de la glossogénie, et tout acte praxéogénique un moment de la synchronie. *C'est parce que les secondes et les millénaires ne sont pas incommensurables que la praxéogénie*

⁴ Laissons de côté le fait que, à deux générations de distance, on dit aussi d'autres choses.

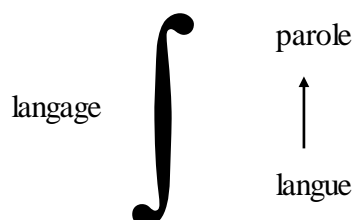
⁵ Les concepts guillaumiens de *proposée* et de *transformée* présentent une grande souplesse dans la mesure où le linguiste décide lui-même de l'échelle à laquelle il va les utiliser. Il est par exemple légitime de considérer que l'indo-européen est la proposée dont le latin classique est une transformée, et que ce dernier, à son tour, est la proposée dont le français moderne est une transformée. Mais il est non moins légitime de dire que le bas latin parlé dans le nord de la France a été la proposée de l'ancien français, ou que le français du 20^{ème} siècle est la transformée de celui du 19^{ème}. Le linguiste doit simplement avoir l'honnêteté d'annoncer au départ sur quelle échelle temporelle se situe sa recherche, car il est évident que plus cette échelle sera grande, plus le mouvement l'emportera sur l'immobilité.

endosynchronique (constructrice du discours) et la glossogénie endodiachronique (constructrice de la langue) s'agencent autour de la synchronie pour former l'entier du langage. Mais d'un autre côté, ces différences quantitatives sont si grandes qu'elles engendrent des différences qualitatives entre les points de vue. Le linguiste dont les yeux de l'esprit embrassent la glossogénie multimillénaire a l'aperception d'une réalité où domine le mouvement. Mais le sujet parlant ne se trompe pas non plus quand il a le sentiment que sa langue maternelle l'habite immobile, et pareille à elle-même, de la naissance à la mort. On ne peut même pas taxer de subjectif son point de vue, puisque ce locuteur perçoit là une réalité objective. Et pourtant il est pris lui aussi, non moins objectivement, dans la glossogénie endodiachronique – dont il découvrira peut-être l'existence si dans sa vieillesse il est attentif au langage des jeunes gens. A mon avis, on ne peut donner à la synchronie de contenu positif, comme le réclame GG, sans l'ancrer du même coup dans la réalité concrète vécue par le sujet parlant. C'est d'ailleurs le seul moyen de la sauver en tant que concept.

I.2.

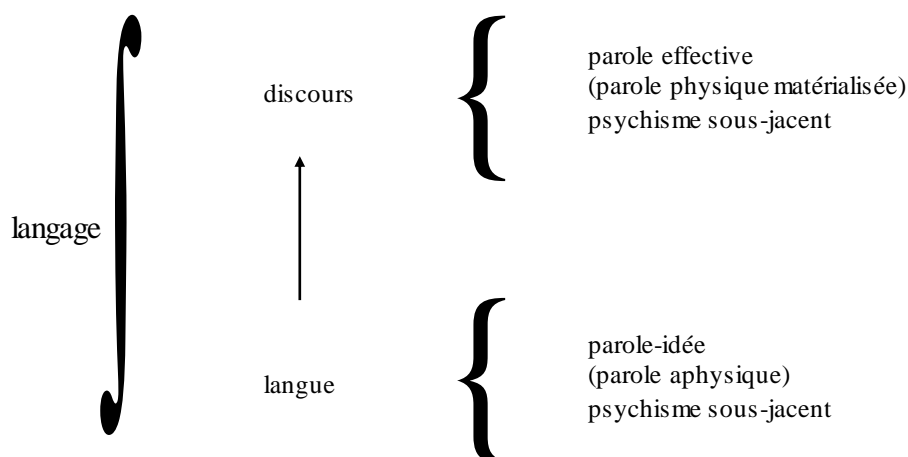
Nous venons de voir comment FS, en refusant par opportunisme de reconnaître à la synchronie son contenu (ce système contenant de systèmes contenus qu'est le plan de puissance), se met dans l'impossibilité d'agencer celle-ci à la diachronie, et donc de rendre compte du circuit du langage dans le Temps. Mais cette absence de définition de la synchronie a une seconde conséquence négative. En passant sous silence la réalité virtuelle de la langue, FS renonce du même coup à rendre compte de la transition *langue* → *parole*, c'est-à-dire de la praxéogénie. Ici encore, à propos de l'acte de langage, GG nous livre une analyse beaucoup plus convaincante :

Je reviens (...) à la formule saussurienne de la relation existante entre les trois termes : langage, langue, parole. Cette relation, si l'on y ajoute le facteur successivité entre langue et parole, devient :



Le sujet parlant trouve la langue en lui prête à servir, à disposition, et il s'en sert pour parler. Il passe, il transite de la langue à la parole. Or, ici, la théorie exposée rencontre un obstacle. Le sujet parlant, dans le moment de l'expression, passe bien, en effet, de la langue à la parole, c'est-à-dire de la langue à la parole effective, momentanée, celle qui s'entend, qui a une existence physique. Mais cette transition de la langue à la parole n'est en réalité, sans que FS en ait fait l'observation, que celle de la parole virtuelle, indissolublement liée au psychisme de la langue, à la parole actuelle, effective et physique. La parole virtuelle, liée à la langue, (...) est une parole non physique, silencieuse, que le psychisme des unités de langue apporte avec soi. De la réalité de cette parole non physique il est aisé de se rendre compte. Chaque notion de langue emporte avec soi l'idée du ou des sons signifiants, mais l'idée seulement de ce ou de ces sons, pas leur réalité.

(...) Il découle de là que la parole-idée, faisant partie de la langue, est autre chose que la parole effective, qui en est une matérialisation. (...) A la parole idéelle, conditionnellement une, s'oppose l'immense diversité de la parole effective, variable selon le sujet parlant, et aussi, pour un même sujet parlant, selon les circonstances de parole. (...) Le schéma saussurien, plus compliqué qu'il ne l'était d'abord, mais plus vrai, devient (donc) :



(...) En langue, (...) la liaison psychisme-parole est une liaison idéale, selon laquelle le physique qu'est en soi la parole ne sort pas du psychique. Au niveau de la langue, la parole passée à l'état non physique, est un psychisme d'elle-même.

(...) Au niveau du discours, la parole a pris corps, réalité : elle existe physiquement, et n'est plus seulement un psychisme d'elle-même. Ce psychisme d'elle-même qu'elle a été, elle ne le révoque pas, mais elle le réalise ; elle lui confère une matérialité sensible, indispensable au langage, s'il ne reste pas intérieur (1988 : 112).

Dans le schéma ci-dessus, on aura compris qu'au niveau de la langue, le psychisme sous-jacent et la parole-idée aphysique ne sont rien d'autre que ce que GG appelle ailleurs le signifié et le signe puissanciel ; et qu'au niveau du discours, le psychisme sous-jacent et la parole physique matérialisée sont des synonymes de signifié et de signe effectifs. Et j'en arrive ainsi à la troisième critique, restée implicite mais découlant des deux premières, qu'il faut adresser à FS : celle de ne pas faire la différence, quand il parle de signifiant et de signifié, entre leurs réalités de langue et leurs réalités de discours.

Ainsi donc, l'opportunité de FS se solde par trois échecs, dont chacun entraîne le suivant : le refus de construire la spirale *glossogénie endodiachronique/praxéogénie endosynchronique* met dans l'impossibilité de voir en quoi consiste la transition *puissance* → *effet*, et cette impossibilité, à son tour, empêche de comprendre que signifiants et signifiés mènent des existences différentes en langue et en discours⁶. C'est par cette énumération des apories saussuriennes que s'achèvera la partie critique du présent article. Mais ce dernier comporte aussi une partie constructive : montrer en quoi consiste exactement l'acte de langage, instant médian de la succession endosynchronique :

Plan de puissance → *acte de langage (praxéogénie)* → *discours ou dit effectif*

⁶ Il serait instructif de relire, à la lumière de ces critiques, les passages du *Cours* où FS aborde ces trois problématiques. Avec une grande habileté dans l'art d'énoncer des faits incontestables pour en tirer des conclusions orientées, le maître genevois entraîne le lecteur là où il veut. Ne pouvant, par manque de place, faire ici l'analyse de ces passages, je renverrai en particulier à celui où est fondée la stricte séparation entre synchronie et diachronie (1969 : 114-117), et à celui (*ibid.* : 138-139) où, après avoir affirmé avec raison que « tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole », FS exclut cette dernière comme objet d'étude (cf. 139 : le schéma), ce qui rend bien sûr impossible la reconstitution de la spirale du langage.

II.1.

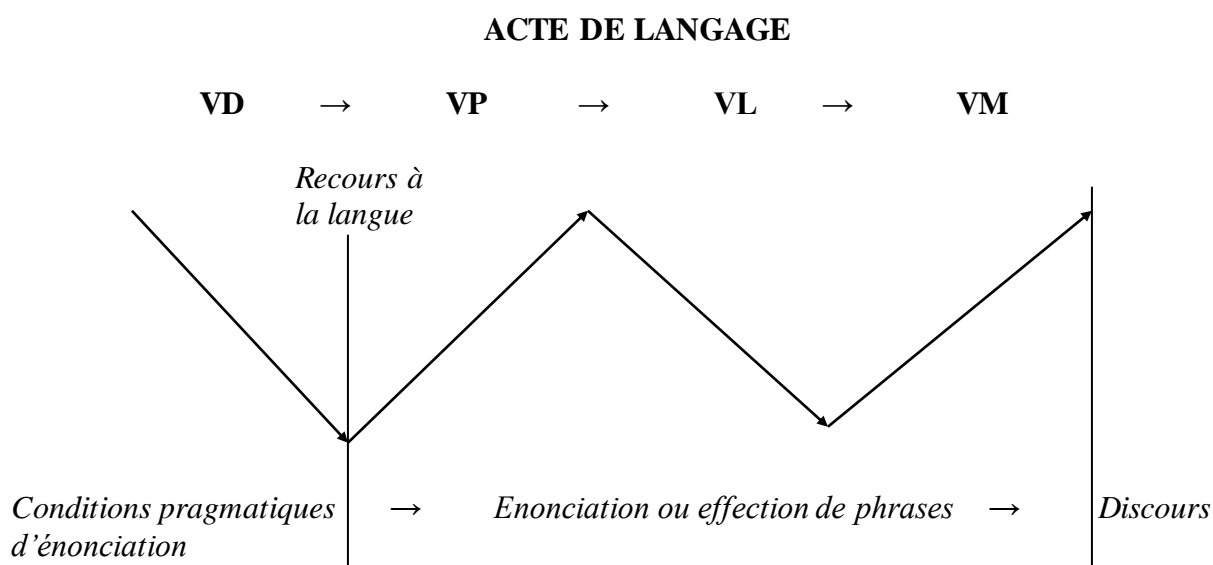
Dans nos langues européennes, l'acte de langage se laisse décomposer en quatre mouvements ou battements successifs aboutissant à la phrase construite :

1. *La visée de discours* (VD), qui est le mouvement initial. Confronté à une situation donnée, un sujet parlant éprouve le désir de dire quelque chose. Ce premier battement est particularisant pour deux raisons. D'abord, parce que cette situation, qui est forcément particulière, restreint déjà le champ de ce qui peut être exprimé. On ne peut pas tout dire en toutes circonstances, et quelle que soit la situation, elle ne laisse le choix qu'entre un nombre défini d'énoncés. Ensuite, parce que parmi ces énoncés possibles, le locuteur va en choisir un (en tout cas, un seul à la fois). Lors de ce premier battement, on se trouve toujours dans *les conditions pragmatiques d'énonciation*, on n'est pas encore entré dans *l'énonciation* proprement dite, ou *l'effection de phrases*. On n'a pas encore eu recours à la langue, la construction du discours n'est pas encore engagée. *Le désir du locuteur en instance de parole fait partie des conditions pragmatiques.*
2. *La visée phrastique* (VP), ou premier moment de l'effection. Le sujet parlant sait en gros ce qu'il va dire, il « tient » la structure de sa phrase. Cette dernière se projette devant les yeux de son esprit et l'engage dans une certaine direction. Renoncer maintenant à cette syntaxe-là pour en adopter une autre équivaldrait à opérer un retour en arrière et à tout reformuler depuis le début, c'est-à-dire à bouleverser de fond en comble la répartition des parties du discours qui a déjà eu lieu. GG (Lowe, 2002 : 226-227) prend comme exemple la visée phrastique qui mènera finalement à la phrase : *cette opinion est absurde*. Tant que ces mots n'auront pas été effectivement prononcés, il sera toujours possible, pour des raisons pragmatiques (par exemple pour ne pas blesser l'auteur de l'opinion), de changer d'adjectif sans pour autant chambouler la syntaxe : *cette opinion est inconsiderée*. Il en va de même pour les matières des autres parties du discours actualisées ici. Je peux remplacer *cette* par *vostra*, *opinion* par *point de vue*, *est* par *semble* sans toucher à la structure *déterminant + substantif + verbe + adjectif*. Et comme cette structure peut servir à bien d'autres phrases encore, on doit considérer la visée phrastique comme étant un battement généralisant. Elle entraîne l'intention particulière du locuteur vers la généralité d'un type de syntaxe.
3. *Les visées lexicales* (VL), que GG appelle *idéogénèses*. C'est le moment où le sujet parlant choisit définitivement entre *cette* et *vostra*, entre *opinion* et *point de vue*, etc. Le moment où il emplit de matières les formes encore vides des parties du discours. C'est ce battement qui actualise par *symphyse*⁷ les signes et signifiés de puissance. Sauf dans les phrases qui ne comptent qu'un mot, il est intérieurement pluriel, puisqu'il y a autant d'idéogénèses que de parties du discours à emplir. Il s'agit d'un mouvement particularisant, puisqu'il mène de la généralité de la partie du discours à la particularité d'une symphyse *signe-signifié*.
4. *Les visées morphologiques* (VM) ou *morphogénèses*, qu'il faut également mettre au pluriel, pour la même raison que les idéogénèses du battement précédent. En effet, chaque idéogénèse est prolongée par une morphogénèse qui la mène jusqu'à la partie du discours. C'est le moment des derniers ajustements matière/forme avant le dit

⁷ La symphyse est la « soudure psychique (...) selon laquelle un fragment de parole appelle à soi automatiquement un fragment de pensée, cependant que le fragment de pensée, réciproquement, appelle le fragment de parole » (GG, 1989 : 13). GG avait bien vu que dans le plan de puissance, c'est-à-dire en dehors de tout acte de langage, signes et signifiés restent séparés. Cette intuition a été validée depuis par la neurologie du cerveau, qui localise les uns et les autres dans deux régions différentes.

effectif résultatif. Dans une langue comme l'allemand, qui conserve un reste de flexion nominale, c'est le moment où on ajoute les infixes et les suffixes signalant le cas-fonction et le nombre, tels qu'ils sont prévus depuis le second battement : *der Mann, des Mannes, dem Manne, die Männer, den Männern*... Dans une langue qui, comme le français, n'a plus de flexion nominale, on opère les accords nécessaires : si, par exemple, on s'est décidé pour *point de vue* plutôt que pour *opinion*, on remplacera *cette* par *ce*. Ces derniers ajustements s'imposent automatiquement, le sujet parlant ne disposant plus de la relative liberté qui était encore la sienne lors du troisième battement. Ajoutons que ce quatrième et dernier mouvement, qui part des idées particulières pour aboutir aux parties du discours, est généralisant.

On peut donc représenter l'acte de langage par le schéma suivant :



II.2.

La question se pose du statut exact de l'effection ou énonciation par rapport à l'opposition *virtuel/actuel*. Car si le plan de puissance (la langue) est une réalité virtuelle, et le plan d'effet (le discours) une réalité actuelle⁸, il faut se demander ce qu'est, au regard de cette opposition, le passage de l'un à l'autre. D'une part, la successivité $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$ constitue d'abord une prévision, parmi beaucoup d'autres, du plan puissance, et à ce titre relève du virtuel. D'autre part, au moment de l'acte de langage, cette successivité virtuelle devient succession actuelle puisque le sujet parlant la parcourt position par position. Je veux dire par là qu'un acte de langage est un événement qui prend place *immédiatement* dans l'espace et le temps. Dans le moment où il a lieu, il devient une réalité actuelle objective, indépendante du sujet parlant.⁹

Commençons par examiner l'effection en tant que successivité virtuelle : si elle constitue en effet une prévision de langue parmi d'autres, elle est pourtant bien plus importante que toutes

⁸ L'actuel et le virtuel s'opposent par leurs modes d'existence dans l'espace et le temps : alors que l'actuel y existe *immédiatement* (sans médiation aucune), le virtuel n'y existe que *médiatement* (par la médiation d'un actuel). Tant que je vis, je suis un actuel. Mais mes pensées, aussi longtemps qu'elles restent inexprimées, sont du virtuel, puisque elles ont besoin de moi pour exister. Si je mourrais, elles disparaîtraient avec moi.

⁹ Nous en faisons l'expérience chaque fois que parlant, nous préférons nous taire, ne pas dire ce que nous sommes en train de dire. Mais il est déjà trop tard.

les autres, puisqu'elle trace prévisionnellement le passage même du puissancier à l'effectif. Elle ne se situe donc pas au même niveau que les successivités qui font les systèmes grammaticaux - par exemple que la successivité qui sous-tend le système verbal et que GG appelle la chronogenèse. Car pour actualiser quelque position que ce soit d'un système grammatical, il faut d'abord, de toutes façons, mettre en branle $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$. Cette constatation nous amène à distinguer trois niveaux au sein du plan de puissance. Si l'on va du concret-particulier à l'abstrait-général, on aura :

1. le niveau des signes et signifiés puissanciers, qui sont destinés à s'actualiser en symphyses signe-signifiés dont résulteront les mots et significations de discours ; nous avons vu que ces actualisations s'accomplissent lors des battements 3 et 4 de l'acte de langage ; c'est aussi à ce premier niveau que se situent les successivités qui sous-tendent les systèmes grammaticaux ;
2. le niveau de la morpho-syntaxe et de la syntaxe avec leurs contraintes, impossibilités et compossibilités ; c'est le battement 2 qui actualise une structure syntaxique à l'exclusion d'autres possibles ;
3. le niveau de la successivité $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$, dont il est prévu qu'elle se mettra en branle, c'est-à-dire deviendra succession actuelle, entre les battements 1 et 2.

Ainsi, la successivité de niveau 3 correspond à la question la plus générale : *quelle est la raison d'être de la langue ou plan de puissance ?* Réponse : *c'est la construction du discours ou plan d'effet par effection de phrases selon la succession $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$.* Cette réponse concerne les langues indo-européennes, et aussi beaucoup d'autres idiomes dans le monde. Elle ne concerne pas certaines langues à caractères comme le chinois, qui n'ont pas de morphologie interne au signifié puissancier et où l'effection prendra donc la forme d'une autre successivité-succession. Les successivités de niveau 2 correspondent, elles, à la question déjà plus particulière : *comment s'effectue une phrase ?* Réponse : *par une des structures syntaxiques que prévoit le plan de puissance, étant bien entendu que chaque idiome dispose d'une panoplie différente de syntaxes possibles.* Ajoutons que ces syntaxes alternatives découlent toujours de l'état de définition, en langue, du mot ou du caractère. Chaque idiome a la syntaxe de sa morphologie - ou, pour une langue comme le chinois, de sa non-morphologie. Enfin, le niveau 1, qui comprend aussi la prévision des parties du discours, correspond à la question des moyens, des matériaux : *avec quoi, à l'aide de quoi s'effectue une phrase ?* Nous connaissons déjà la réponse : *à l'aide de symphyses signe-signifié, qui deviennent les mots et significations du discours.* Dans le sens concret-particulier \rightarrow abstrait-général, chaque niveau est la matière saisie du niveau suivant, qui en est la forme saisissante. Les signes et signifiés sont la matière de la phrase, qui les met en forme en déterminant leurs symphyses (c'est la syntaxe-contexte qui détermine ce que veut dire chaque signe). Et toute mise en phrase n'est jamais qu'un avatar actuel de $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$, qui est leur forme commune.

Examinons maintenant l'effection en tant que succession actuelle. Nous avons vu que le sujet parlant passe tour à tour par chacune des positions $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$. En ce sens, l'effection diffère fondamentalement des systèmes grammaticaux de niveau 1 qui, répétons-le, ne s'actualisent jamais que par une seule de leurs positions. Il est vrai qu'il ne s'agit pas du même actuel. Tandis que l'effection se confond avec les trois derniers battements de l'acte de langage, c'est dans l'actuel du discours ou dit résultatif que s'insèrent les formes grammaticales. Et nous tenons ici la seconde différence entre l'effection et les systèmes grammaticaux : même si, considéré dans son ensemble, le discours est bien sûr le résultat de l'effection, il n'y a pas en lui la moindre trace, ni matérielle ni formelle, de la successivité-succession $VP \rightarrow VL \rightarrow VM$. Les seules traces matérielles, ou plutôt matérielles-formelles

(par exemple un verbe avec une désinence indiquant la personne, le temps et le mode), que le discours comporte lui viennent du niveau 1 du plan puissanciel, et les seules traces formelles (l'ordre des mots, la syntaxe) du niveau 2. *Ainsi, la successivité puissancielle qui prévoit l'effection est le seul système de langue dont toutes les positions sont destinées à s'actualiser en un seul et même acte de langage, mais dont aucune en revanche n'apparaîtra sur le plan d'effet.*

Il me paraît honnête de révéler le questionnement qui est à l'origine de l'argumentation que je viens de développer. Il résulte de la perplexité ressentie devant le fait que GG semble mettre sur le même plan, comme exemples de linguistique de positions, les successivités qui soutiennent les systèmes grammaticaux et celle qui prévoit l'actualisation des mots (*idéogénèse-VL* → *morphogénèse-VM*). A mon avis, il y avait là une aporie, car la dernière n'est évidemment pas de même type que les premières, *puisqu'elle concerne tous les systèmes et que, en tant que succession actuelle, elle existe sans médiation dans l'espace et le temps.* L'étagement du plan de puissance en trois niveaux me semble résoudre cette difficulté.

III.1.

GG et LH se connaissaient sans doute depuis le séjour à Paris du chercheur danois, en 1926-1927, puisqu'ils assistaient tous les deux aux cours de Meillet et aux séances de la Société Linguistique de Paris. Mais il est difficile de donner ici un sens précis au verbe « se connaître » : était-ce seulement de vue, ou bien les deux linguistes ont-ils eu des échanges plus ou moins approfondis ? Le fait est, en tout cas, que dans ses leçons du 22.11.1945 et du 14.02.1946, GG mentionne en termes élogieux l'article *Langue et parole* de LH (1971, 77-89). C'est au cours de la première de ces leçons qu'il déclare :

Une partie des conclusions (de LH) a consisté dans la distinction :

- du système, avec laquelle la langue s'identifie,
- de l'usage, qui est l'emploi du système sans restriction,
- de la norme, qui restreint l'usage à des emplois jugés à un moment donné plus convenables.

Ces vues du linguiste danois (...) sont à retenir. Elles permettent à chacun de bien délimiter le genre de recherches (...) pour lesquelles il éprouve le plus d'intérêt. Hâtons-nous de dire que l'étude de l'usage et celle de la norme ont bien plus d'adeptes que celle du système. (...) L'usage et la norme (...) appartiennent au discours. Ils n'existent qu'en vertu d'un acte de langage. Etudier l'usage et la norme, c'est donc être un linguiste de discours. (...) Le système, lui, - et sur ce point je suis en complet accord avec le linguiste danois - constitue la langue. Quand on étudie le système, on est (...) un linguiste de langue. Je vous dois (...) l'aveu que je suis essentiellement, par goût, un linguiste de langue (...). (1987, 10-11)

Il était d'autant plus facile à GG de « retenir » ces trois notions hjelmsléviennes qu'elles correspondent respectivement à ce que lui-même appelle le plan de puissance, le plan d'effet et l'expression (qu'il oppose à l'expressivité). Rentré au Danemark, LH publie en 1939 un article de GG, *Esquisse d'une théorie psychologique de la déclinaison*, dans la revue *Acta Linguistica* qu'il codirige avec Brøndal. D'autre part, Arrivé et Abladi (2001 : 37) nous informent que le nom de GG apparaît souvent dans la correspondance entre Martinet et LH :

(Dans ces lettres), il est souvent question de GG : à deux reprises (20 juillet et 13 novembre 1942), Martinet intervient avec insistance pour faciliter la publication de cet « excellent homme » dans les *Acta linguistica*.

Apparemment, ces „interventions insistantes“ de Martinet en faveur de „l'excellent homme“ n'ont pas été couronnées de succès, puisque plus aucun article de GG n'a été publié dans cette revue, ni en 1942 ni par la suite. En revanche, *L'architecture du temps dans les langues classiques* a d'abord paru à Copenhague, en 1945, chez l'éditeur Ejnar Munksgaard qui avait

publié les *Prolégomènes à une théorie du langage* de LH deux ans auparavant. Et là, il est probable que le linguiste danois soit intervenu auprès de son éditeur pour qu'il publie ce livre de GG. Voilà, en gros, l'histoire des relations entre les deux hommes. Qu'on me permette d'avancer une hypothèse qui se fonde sur « l'autisme » inévitable chez les grands chercheurs : je suis convaincu qu'à côté d'un peu de (re)connaissance réciproque, GG et LH se sont pour l'essentiel ignorés, chacun étant lancé dans ses propres recherches. Une ignorance d'autant plus probable qu'ils prenaient des directions opposées.

III.2.

La question la plus générale que se pose GG, en tant que linguiste de langue, est : *quelles sont les conditions qui doivent nécessairement être remplies en langue pour que puissent se produire en discours les faits que l'on y constate ?* Cela revient à dire qu'il se sert surtout de *l'induction* : il remonte des faits de discours, par définition innombrables, aux faits de langue qui, peu nombreux, en constituent les principes permissifs. Mais GG ne s'interdit pas pour autant le mouvement inverse : *la déduction*, quand celui-ci s'avère nécessaire. Il prône en fait un va-et-vient constant entre les principes puissanciels et leurs conséquences effectives : les premiers ont la charge d'expliquer les secondes, et les secondes de vérifier que les premiers, qui sont forcément des constructions dues aux linguistes, retracent bien les mouvements profonds du langage. Comme l'induction et la déduction sont l'exacte inversion l'une de l'autre, elles sont d'ailleurs inséparables. On ne peut poursuivre indéfiniment une induction ou une déduction sans y introduire ici et là de la déduction ou de l'induction. C'est le propre de chaque mouvement de pensée que d'appeler son inversion. Il s'agit donc seulement de savoir lequel des deux mouvements de pensée, celui vers l'amont ou celui vers l'aval, on va privilégier aux dépens de l'autre. L'erreur que, selon GG, commettent les linguistes de discours, c'est de trop favoriser le second, la déduction, qui les cantonne dans le plan effectif, et de négliger peu ou prou l'induction qui leur ferait découvrir le plan puissanciel. Autrement dit : ils ne s'occupent que des visées d'effet (praxéogénie) et se désintéressent des visées de puissance (glossogénie). Il leur manque donc la moitié de la spirale que constitue la vie du langage. Malgré tout son génie, LH est lui aussi, avant tout, un linguiste de discours. On apprend beaucoup en lisant ses écrits, mais on reste ignorant de l'essentiel : du fonctionnement du langage dans son intégralité. A peine LH a-t-il commencé à fonder son projet en appelant *usage, processus* ou *texte* le discours et *code, système* ou *schéma* la langue qu'apparaît, concernant la méthode à suivre, l'inévitable problématique *induction/déduction* :

Il semble légitime (...) de poser a priori l'hypothèse qu'à tout *processus* répond un *système* qui permette de l'analyser et de le décrire au moyen d'un nombre restreint de prémisses. (...) Le but de la théorie du langage est de vérifier la thèse de l'existence d'un système sous-jacent au processus, et celle d'une constante qui sous-tende les fluctuations, et d'appliquer ce système à un objet qui semble tout particulièrement s'y prêter (1968 : 16-17).

Ainsi, LH annonce d'emblée que ce qui l'intéresse, ce n'est pas tant le système en lui-même (dont il se contente de « poser l'hypothèse » ou de « vérifier l'existence »), mais « d'analyser et de décrire » le processus en se servant du système. Si la pensée de LH accomplit donc d'abord un bref mouvement inductif, c'est bien parce qu'elle est obligée de passer par le système, qu'elle a besoin de ses « prémisses » et de sa « constante » pour en arriver ensuite, et le plus vite possible, à ce qui est son véritable propos : au mouvement déductif par lequel elle « l'appliquera » au processus. C'est d'ailleurs explicitement que le chercheur danois va critiquer l'induction telle que la pratique la linguistique antérieure, et préconiser la déduction comme méthode :

(La linguistique antérieure) se caractérise typiquement par la construction d'une hiérarchie de concepts qui va des sons particuliers au phonème (classe de sons), des phonèmes particuliers aux catégories de phonèmes, des divers sens à la signification générale ou fondamentale et enfin aux catégories de significations. On a coutume en linguistique de parler alors d'*induction*. On peut la définir brièvement comme le passage de la composante à la classe et non pas de la classe à la composante. C'est un mouvement qui synthétise au lieu d'analyser, qui généralise au lieu de spécifier. L'expérience met en évidence les inconvénients d'une telle méthode. Elle conduit inévitablement à l'extraction de concepts hypostasiés comme réels. Ce réalisme (au sens médiéval du terme) ne fournit pas de base utilisable de comparaison, étant donné que les concepts ainsi obtenus n'ont pas de valeur générale et ne s'appliquent qu'à un état d'une langue donnée (*ibid.* : 20-21).

Et LH de souligner que des concepts grammaticaux comme *génitif*, *parfait*, *subjonctif* ou *passif* recouvrent des phénomènes différant d'une langue à l'autre. D'où, selon lui, le peu d'utilité de ces concepts, puisque « aucun de ces termes, dans son acception courante, n'est susceptible d'une définition générale ». Et d'où, aussi, « l'échec de ce réalisme » qui les produit :

Tous les concepts de la linguistique traditionnelle (...) sont dans le même cas. L'induction (...) ne conduit pas des fluctuations à la constance, mais seulement des fluctuations à l'accidentel. (...) (Les) données sont, pour le linguiste, le *texte* dans sa totalité absolue et non analysée. Le seul procédé possible pour dégager le système qui sous-tend ce texte est une analyse qui considère le texte comme une classe analysable en composantes ; ces composantes sont à leur tour considérées comme des classes analysables en composantes, et ainsi de suite jusqu'à exhaustion des possibilités d'analyse. On peut définir brièvement ce procédé comme un passage de la classe à la composante, et non comme la démarche inverse. C'est un mouvement qui analyse et spécifie et non un mouvement qui synthétise et généralise, le contraire de la démarche inductive telle que la linguistique traditionnelle la connaît. La linguistique contemporaine, qui illustre cette opposition, a désigné ce procédé, et d'autres plus ou moins analogues, du terme de *déduction* (*ibid.* : 21-22)

Il est certain que les concepts grammaticaux qu'énumère LH ressortissent non pas à la grammaire universelle, mais à une grammaire générale, c'est-à-dire à un certain nombre de grammaires particulières¹⁰. Aussi la linguistique traditionnelle, dans la mesure où elle a prétendu faire de ces concepts des universaux, s'est-elle égarée – donnons raison à LH sur ce point ! Mais de ce fait incontestable, LH et GG tirent des conclusions opposées. Alors que LH en conclut qu'il faut abandonner l'induction pour la déduction, GG réagit à cette insuffisance de la grammaire traditionnelle en allant encore plus loin dans l'induction : si la situation est insatisfaisante, ce n'est pas par trop d'induction, mais au contraire parce que cette dernière n'a pas été poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes. On n'est pas allé jusqu'à ce que Littré appelle « le diagramme abstrait de la langue ». Et la grande réussite de GG, c'est justement d'avoir mis en lumière ce diagramme. Il n'y a par ailleurs aucune raison de renoncer aux concepts traditionnels, à condition de les utiliser au niveau d'analyse qui est le leur : celui d'un groupe de grammaires particulières, c'est-à-dire d'une grammaire générale. Le concept de *subjonctif*, par exemple, reste indispensable à la description des systèmes verbaux romans, même s'il faut bien sûr montrer les différences substantielles qui existent entre les réalités que désigne ce terme selon qu'on parle de l'italien, de l'espagnol, du roumain, du portugais, du français etc. Différences qui deviennent sensibles dès qu'il s'agit de traduire. Prenons une phrase italienne et sa traduction française : *Non sapevo che fosse proibito entrare/Je ne savais pas qu'il était interdit d'entrer*. Tandis que le *congiuntivo* reste obligatoire en italien, le subjonctif est devenu presque impossible en français moderne. On pourrait multiplier les exemples montrant que les deux modes ne recouvrent pas exactement le même champ sémantique. Ces faits de discours constituent autant d'indices d'une différence de langue : à

¹⁰ On opère ici la distinction entre faits de grammaire particulière (propres à une seule langue), faits de grammaire générale (concernant plusieurs langues) et faits de grammaire universelle (qu'on retrouve dans toutes les langues).

l'évidence, les fonctions du congiuntivo et subjonctif ne se correspondent pas exactement d'un système verbal à l'autre. Mais si importantes que soient les différences, elles ne rendent pas pour autant caduque la dénomination commune, dont la linguistique guillaumienne est d'ailleurs en mesure de donner une « définition générale », telle que la réclame LH. *Dans les langues où le subjonctif existe, il est la position ou chronothèse qui, au sein de la chronogenèse qui sous-tend le système verbal, précède cette position ultime que constitue l'indicatif.* Et c'est à partir de cette définition commune qui sert de *plus petit commun multiple* que l'on peut analyser les différences de valeur existant entre, par exemple, le congiuntivo italien et le subjonctif français. Comme toutes les définitions en psychomécanique, celle ci-dessus est *dynamique* ou *cinétique* – ou encore *génétique*, puisqu'elle nous renseigne sur la genèse du congiuntivo/subjonctif, avant-dernier produit de la chronogenèse. Mais cette définition de grammaire générale resterait incompréhensible si elle n'était pas fondée sur une induction allant plus loin encore, c'est-à-dire sur un principe relevant, lui, de la grammaire universelle : *ce qui fait le langage. qu'il soit langue ou discours, ce sont, partout et toujours, des « mouvements sous forme de mouvements ».* Et si, depuis ce sommet de l'induction, nous regardons maintenant vers l'aval, nous constatons que la chronogenèse est un mouvement parmi d'autres et que le subjonctif, en tant que fait puissancier, est un moment de ce mouvement. Mais il est également, toujours sur le plan puissancier, le mouvement inhérent à son propre paradigme : dans l'exemple du subjonctif français, le mouvement d'accomplissement et d'outrepassement entre le présent et le passé (*qu'il fasse/qu'il ait fait*). C'est à mon avis en ce sens qu'il faut comprendre la formule guillaumienne : *mouvements sous forme de mouvements.* Le subjonctif est lui-même un mouvement, son propre mouvement interne. Mais comme en même temps il participe de la chronogenèse qui l'englobe, il est *mouvement sous forme de chronogenèse*, c'est-à-dire sous forme de mouvement. Quant au plan du discours, un subjonctif y représente aussi, en et par lui-même, un certain mouvement qui diffère par exemple de celui d'un infinitif ou d'un indicatif. Et la forme contenante sous laquelle un subjonctif (ou toute autre forme) y apparaît comme contenu, c'est le mouvement de la pensée du locuteur. Nous retrouvons donc la formule : *mouvement sous forme de mouvement*, même si elle a ici une signification différente qu'en langue. Mais revenons à la confrontation LH/GG. Tandis que le premier se propose de *décrire* tous les faits de discours, le second tente de découvrir les faits de langue qui *expliqueront* les faits de discours. Linguistique déductive et descriptive d'un côté, linguistique inductive et explicative de l'autre : on ne saurait exprimer de manière plus succincte la différence entre les deux linguistes. Mais il y a encore un point où ils s'opposent. Nous avons vu que LH reproche à l'induction de ne pas conduire « des fluctuations à la constance, mais seulement des fluctuations à l'accidentel ». Or, l'accidentel, c'est aux yeux de LH ce qu'il faut conjurer car cela empêche la linguistique de se constituer en science exacte. Pour ce faire, le chercheur danois va mettre sur pied une nomenclature étonnante destinée à rendre compte non seulement des faits de langage existants, mais aussi de ceux dont l'existence, non encore réalisée, serait simplement prévisible. Cette exigence d'exhaustivité prévisionnelle apparaît clairement dans le passage suivant :

Le linguiste (...) doit (...) prévoir toutes les possibilités concevables, y compris celles qui sont encore inconnues et celles qui ne sont pas réalisées. Il doit les admettre dans la théorie de telle façon que celle-ci soit applicable à des textes et à des langues qu'il n'a pas rencontrés, et dont certains ne seront peut-être jamais réalisés. C'est seulement de cette façon qu'on peut établir une théorie du langage dont l'applicabilité soit assurée (*ibid.* : 28).

LH veut donc exclure toute surprise. Il cherche à s'armer d'une théorie qui, parce qu'elle prévoirait tout de la vie du langage, ne serait jamais prise en défaut ni par les apports du discours (praxéogénie), ni par de nouveaux rapports qui pourraient s'établir en langue (glossogénie). Le présupposé implicite de ce projet, c'est que la logique rendrait possible une

telle exhaustivité dans la prévision. Or, si le langage a sa logique, celle-ci est très différente de ce qu'on appelle habituellement *la logique*. En recourant à cette dernière, LH semble oublier son intention déclarée d'élaborer une théorie qui serait immanente au langage et ne s'appuierait donc sur rien qui lui soit extérieur. GG, pour sa part, met explicitement en garde contre l'application de la logique au langage. Il oppose rigoureusement la logique du langage, qu'il appelle *cohérence*, à la logique au sens courant ou mathématique du terme :

Reste à établir la différence entre logique et cohérence telle que je la conçois. (...) La logique, c'est l'imaginaire d'une conduite des choses qui n'aurait pas à tenir compte des accidents de la route et des empêchements que les choses, parce qu'elles sont des choses et pas seulement des idées, emportent avec elles. A ce propos, je cite de mémoire Leibniz : « Les choses s'empêchent, les idées ne s'empêchent point ». Que les choses s'empêchent n'en permet pas moins leur conduite ordonnée, tenant compte au plus juste des empêchements : c'est la cohérence. Que les idées ne s'empêchent point en permet une conduite ordonnée, imaginaire, exclusive des accidents de la route, où tout s'accomplit de bout en bout selon la meilleure économie. (...) La logique, c'est l'idéité de la ligne droite, l'imaginaire de la ligne droite. Pas d'accidents de route de Paris à Rome, pas de détours, de contournements, de tours autour de l'obstacle : le voyage tout droit qui ne serait pas distrayant. La logique : une imaginaire de simplicité. Je ne sais pas au juste ce que serait le langage construit en suivant le tracé de cet imaginaire. Je ne puis le savoir, il n'existe pas. Ce que je sais, c'est que le langage observable ne suit pas ledit tracé. Le tracé qu'il suit est celui de la cohérence, où il est fait état des accidents de la route, des accidents mentaux, oraux, scripturaux. La cohérence chemine pas à pas, tenant compte du terrain et des mouvements qu'il impose d'accomplir pour avancer (1982 : 10-11).

Voilà donc un troisième point sur lequel il convient d'opposer les deux chercheurs. LH veut rendre compte du langage en prenant appui sur une idéité, la logique, qui lui reste extérieure. C'est d'ailleurs la conscience de cette recherche d'un point d'appui extérieur qui fait dire au linguiste danois, très honnêtement, que la théorie qu'il entend construire sera d'abord « arbitraire et aréaliste » avant de devenir « adéquate et réaliste » dans ses applications (1968 : 25). Sa nomenclature exhaustive, c'est en fait la ligne droite imaginaire qui subsumerait d'avance tous les accidents. On pourrait dire, en reprenant la formule de Mallarmé, que LH cherche « le coup de dés qui abolira le hasard ». Alors qu'au contraire GG reconstruit patiemment, pour en montrer la cohérence, le chemin tortueux du langage allant d'accident en accident. Les deux linguistes sont l'un et l'autre des créateurs de concepts, mais tandis que ceux de GG lui sont pour ainsi dire dictés par le cheminement même du langage, ceux de LH répondent surtout à la logique de son projet de description exhaustive. Projet un peu fou qui le pousse à construire un lourd appareil où pour chaque type de rapports morpho-syntaxiques, il y a, autour d'un concept générique concernant l'ensemble du langage, deux concepts synonymes spécifiques qui lui correspondent, et dont l'un est destiné à décrire le processus et l'autre le système (cf. par exemple *ibid.*, 38, où le terme générique d'*interdépendance* devient *solidarité* en processus et *complémentarité* en système). On voit donc que le reproche fait à FS d'oublier de dire, à propos du signifiant et du signifié, s'il s'agit du plan de la langue ou de celui du discours – on voit que ce reproche ne vaut pas pour LH. Au contraire, cette trinité conceptuelle qu'il élabore pour chaque type de rapports prouve assez qu'il ne perd pas de vue l'existence des deux plans du langage. Il en résulte un tableau synoptique où, autour de la liste centrale des concepts génériques, s'étagent d'un côté les concepts de système et de l'autre les concepts de processus. Ce qui manque en revanche, c'est une explication de la manière dont on passe du système au processus quand on parle. Il n'y a chez LH aucune notion qui fasse pendant au concept guillaumien d'effection. C'est qu'en vérité, GG est le seul des trois linguistes à se concentrer sur les mouvements mêmes du langage, et à ne s'intéresser qu'accessoirement aux questions de méthode. Tandis que FS et LH se préoccupent au moins autant de méthode que du langage lui-même. Leurs œuvres peuvent se lire, chacune à sa manière très différente de l'autre, comme des discours de la méthode en linguistique. Rien de surprenant, alors, à ce que les mouvements qu'on trouve dans leurs écrits soient beaucoup ceux de leurs esprits respectifs, et seulement un peu ceux de la vie du langage. Le projet

hjelmslévien de fonder une linguistique immanente qui ne prenne appui sur rien d'extérieur au langage, c'est en fait GG qui l'a réalisé. Mais l'œuvre de LH n'en fourmille pas moins d'intuitions étonnantes dont voici un exemple. On sait que le chercheur danois distingue dans le langage deux fonctions, *l'expression* et *le contenu*, dont chacune comprend deux fonctions, *la forme* et *la substance*. L'inconvénient, si on en restait là, ce serait le statisme de cette description. Mais LH discerne aussi une troisième fonction qui a pour fonctions les deux formes : *forme d'expression* \longleftrightarrow *forme de contenu*, alors qu'il n'y a pas de quatrième fonction qui réunirait les deux substances. Ce faisant, il montre qu'il avait, comme GG, une conscience aiguë du fait que l'acte de langage est un mouvement. Effectuer une phrase, c'est faire se rencontrer et se souder définitivement les unes aux autres des formes d'expression et des formes de contenu jusque-là séparées. On reconnaît ici, sous une autre dénomination, la symphyse de GG. C'est de ce rapprochement que pourrait partir une confrontation plus poussée entre les deux grands linguistes.

Arrivé M. & Ablali D., 2001, « Hjelmslev et Martinet : correspondance, traduction, problèmes théoriques », /La linguistique/, 37, 33-58.

Guillaume G., 1982, /Leçons de linguistique/1956-1957, vol. 5, /Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II/, Québec : Presses de l'Université Laval et Lille : Presses Universitaires de Lille.

Guillaume G., 1987, /Leçons de linguistique/1945-1946, série A, vol. 7, /Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française IV/, Québec : Presses de l'Université Laval et Lille : Presses Universitaires de Lille.

Guillaume G., 1988, /Leçons de linguistique/1947-1948, série C, vol. 8, /Grammaire particulière du français et grammaire générale III/, Québec : Presses de l'Université Laval et Lille : Presses Universitaires de Lille.

Guillaume G., 1989, /Leçons de linguistique/1946-1947, série C, vol. 9, /Grammaire particulière du français et grammaire générale II/, Québec : Presses de l'Université Laval et Lille : Presses Universitaires de Lille.

Guillaume G., 2004, /Prolégomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la synchronie et de la diachronie /, Québec : Presses de l'Université Laval.

Hjelmslev L., 1968, /Prolégomènes à une théorie du langage/, Paris : Editions de Minuit.

Hjelmslev L., 1971, /Essais linguistiques/, Paris : Editions de Minuit.

Jakobson R. & Pomorska K., 1980, /Dialogues, trad. du russe par Mary Fretz /, Paris : Flammarion.

Lowe, R. (éd.), 2002, /Le système des parties du discours. Sémantique et syntaxe. Actes du 9^{ème} colloque de l'Association Internationale de psychomécanique du langage/, Québec : Presses de l'Université Laval.

Saussure F. de, 1969, /Cours de linguistique générale/ Paris : Aubier.